

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 16 (1986)
Heft: 6

Artikel: 40 années de sommeil pour la palette de Madeleine Nicolet
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

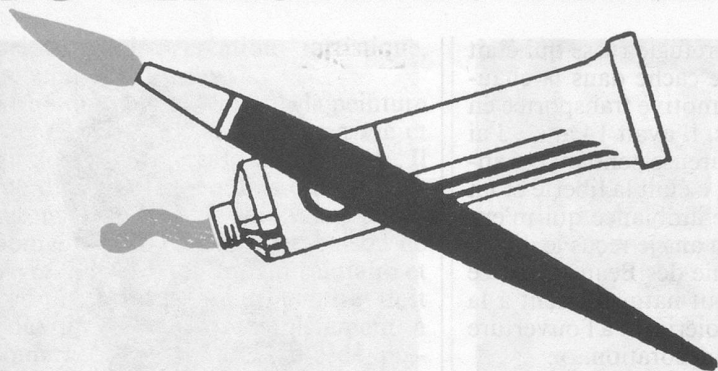
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

40 années de sommeil



pour la palette



de Madeleine Nicolet

Une histoire peu banale, pleine de tendresse et de courage, aussi agréable à conter qu'à écouter... Son héroïne: Mme Madeleine Nicolet, artiste peintre à Fenin, canton de Neuchâtel.

Fenin sent bon la campagne. Pas de ville polluante à l'horizon: Neuchâtel est plus bas, La Chaux-de-Fonds plus haut. Dans ce paisible Val-de-Ruz les villages se suivent, église au milieu de fermes trapues, de vieilles demeures bourgeoises, de villas récentes. Une industrie sans agressivité n'a pas réussi à tuer le pittoresque. A Fenin comme à Vilars, à Saules comme à Dombresson et au Pâquier, la vie est paisible. Les hivers sont longs, certes, mais doubles sont les fenêtres et épais les murs.

C'est dans une de ces antiques demeures bourgeoises que nous avons fait bonne connaissance avec une charmante dame à cheveux blancs, pour qui le culte de la beauté et de la vérité conditionne toute la vie. Mme Madeleine Nicolet-Dessoulavy est artiste peintre, comme le furent nombre de

membres de sa famille. Du côté maternel il y eut quelques célébrités: Marc, Gabriel et Henri Dufaux, dont les toiles sont très recherchées. Du côté paternel, les Dessoulavy ont aussi leur artiste, Georges, dont les grandes fresques n'ont pas toujours fait l'unanimité chez les amateurs d'art. Dans la famille de celui qu'elle épousa et avec qui elle partagea une vie heureuse en dépit des cruautés d'une guerre impitoyable, il y eut deux oncles bourrés de talent: Gabriel et Théophile Nicolet. Quant à Madeleine Nicolet, elle peint pour sa joie personnelle; une joie qu'elle a bien méritée puisqu'elle dut s'en priver pendant plus de quarante années.

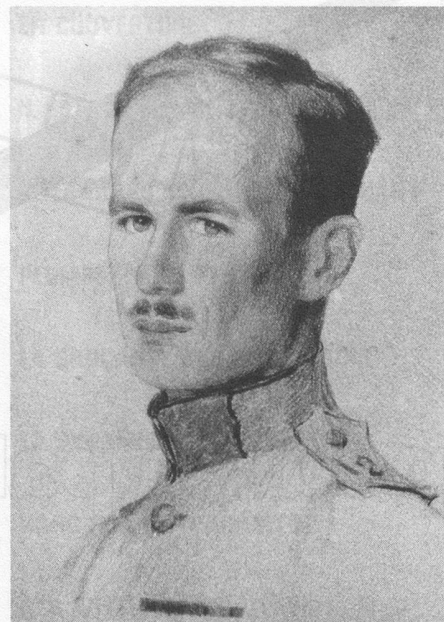


Seize ans chez les soyeux

Elle raconte: «Je suis née à Carouge, aux portes de Genève. Ma mère, une Dufaux, maniait aussi les pinceaux avec bonheur. Je l'ai perdue très jeune: j'avais quatre ans. Mon père, ingénieur-chimiste dans les parfums, à Grasse, était un mécène passionné. A la mort de ma mère, j'ai vécu chez mes grands-parents à Fenin. Ceux-ci et mes tantes espéraient faire de moi une enseignante. J'avais envie de dessiner, de peindre, et je dus vaincre certaines résistances pour suivre la voie de mes rêves. A l'école secondaire de Neuchâtel mon professeur de dessin, M. Racine, m'encourageait à persévérer. Je l'ai pris au sérieux, bien décidée à faire des études de peinture. Plus tard il fut question que j'aille travailler à Paris avec mon oncle Gabriel qui était célèbre comme portraitiste. J'ai essayé, mais l'oncle Gabriel m'a déconseillé de m'adonner au portrait. C'est alors

Bloch, un jeune réfugié russe qui était arrivé en France caché dans la chaudière d'une locomotive transportée en pièces détachées. Il avait 14 ans... J'ai été vraiment heureuse pendant ces années lyonnaises; c'était la liberté et un travail dans une ambiance qui m'enchantait. A vingt ans je reçus le diplôme de l'Académie des Beaux-Arts, ce qui m'amena tout naturellement à la décoration des soieries et à l'ouverture d'un cabinet de décoration...».

Bref, grâce à son enthousiasme, la jeune femme s'installe peu à peu dans ce monde artistique où les échecs sont plus nombreux que les réussites. Elle fait la navette entre Lyon où sa clientèle de soyeux apprécie ses créations, et Paris où elle fréquente la Grande Chaumière. A 25 ans, sa voie est tracée. Rien, désormais, ne pourra bouleverser son existence. Rien? Elle le croyait dur comme fer, mais un jour...



Jean Nicolet, pasteur, dans son uniforme de l'armée belge.



A Fenin, une charmante dame à cheveux blancs raconte sa vie...

s'était battu en 1914 pour la Belgique. Nous nous sommes mariés en 1932. Jean Nicolet avait fait des études de médecine; la guerre en fit un pasteur. C'est au cours d'un combat qu'il se sentit «appelé». Son amitié avec Edmond Rochedieu, qui fit la guerre à ses côtés, fut décisive...

«Mon mari était un homme toujours serein. Sa famille a été ruinée par les guerres. Nous avons eu trois enfants et nous en perdîmes un. Ma fille Claire, passionnée par l'étude, a réussi une licence anglaise de lettres à trente-sept ans. Mon fils Jean-Paul est géologue à Calgary, au Canada.

«En Belgique, nous nous sommes installés dans le Borinage, ce pays noir où j'ai vraiment aimé les travailleurs de la mine. Mon mari et moi avons partagé leur vie rude, près de Mons, puis à Charleroi. En 1940 nous sommes revenus à Fenin après avoir dû couvrir 200 km à pied sous les bombes. Mon mari et mon fils étaient très malades... C'est alors que la cure des Bayards fit appel à nous. J'y fus très heureuse et j'en garde un lumineux souvenir. Nous y vécûmes treize ans, jusqu'à la retraite du pasteur. Nous nous installâmes à Neuchâtel, et c'est là que je perdis mon compagnon...»

Ainsi, pendant 40 ans, Mme Nicolet vécut pleinement sa nouvelle condition de femme de pasteur, avec tout ce que cela comporte: visites aux malades, leçons de catéchisme, animation de la paroisse. Sa chère passion, la

que j'ai pensé à l'industrie, à la soierie, métier très florissant à l'époque. A 17 ans j'ai pris le train pour Lyon où mon père vivait une partie de l'année. J'ai eu la chance de trouver un foyer épatant, la Maison des Etudiants. Je me suis inscrite à l'Ecole des Beaux-Arts, section industrielle, et j'ai bien réussi le concours d'entrée et les examens après quatre années d'études. Mon père m'encourageait... Parmi mes camarades, il y avait le petit

Le pays noir

«Un jour j'ai fait la connaissance, chez nous à Fenin où il était en vacances, du pasteur Jean Nicolet. Il exerçait son ministère dans le pays de Charleroi, en Belgique. Il était double national et

peinture, la création artistique, qu'était-elle devenue?

«Mon mari avait peur que la peinture prenne trop de place dans ma vie et que je me désintéresse de la paroisse. Il me disait: «Tu peindras quand nous serons retraités». Je souffrais d'abandonner ce qui avait été ma raison de vivre. La réflexion me fut salutaire et j'admis bientôt qu'un peintre doit pouvoir s'adonner complètement à son art. C'est pourquoi j'ai cédé, préférant ce sacrifice à ... de la mauvaise peinture! Je me suis donnée à mes paroissiens. Je m'occupais surtout de la jeunesse. Au début, la peinture me manqua, mais bientôt tous les renoncements me sont devenus légers, indifférents. J'aimais trop le père de mes enfants qui avait tout sacrifié pour sa foi, pour lui en vouloir le moins du monde...

Le salon d'exposition communique avec l'atelier. Le fusain domine.



Troisième acte

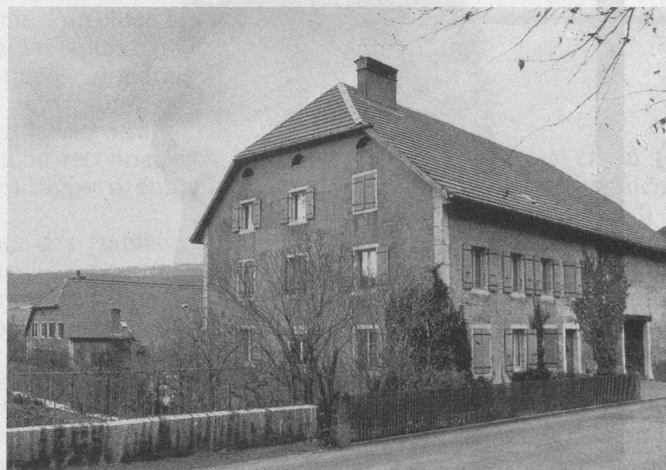
«En 1965, à l'âge de 71 ans, mon mari quitte ce monde. Ce fut un choc terrible car nous étions aussi unis qu'on peut l'être. Je me suis tout de suite dit: il te reste la peinture! Et c'est reparti comme une flèche! J'ai cherché et re-

unis, Canada, Angleterre, Italie. Mon pays de prédilection est le Midi; c'est là que j'ai retrouvé mon équilibre. J'ai passé de nombreux mois à Vénasque, dans la maison du peintre Lhermite, dans une belle et profonde solitude. «La peinture m'a réellement sauvée du désespoir. A Lyon et Paris, mes

à Fenin en compagnie de ma sœur Aline. J'expose de temps à autre, et je peux le dire, chaque fois avec succès; tout récemment encore à La Béroche. Je suis attirée par les fleurs, les sous-bois. Peut-être parce que je n'aime pas qu'on me regarde peindre... J'ai encore beaucoup de progrès à faire et la re-



«La peinture m'a sauvée du désespoir...».



La maison bourgeoise des grands-parents où vivent Madeleine et Aline, sa sœur.

trouvé la plupart de mes anciens camarades de Lyon. Ils organisèrent une fête en mon honneur et insistèrent pour que je vienne me fixer dans leur bonne ville. J'avais abandonné la peinture à vingt-sept ans, je l'ai reprise en 1967 et je me suis mise à travailler avec passion. L'entracte avait duré quarante ans! J'ai aussi voyagé: Etats-

amis français m'ont beaucoup aidée. J'ai reçu le Lion d'Argent, le Prix de la Chambre de Commerce. J'ai exposé six ou sept fois chez les Indépendants, au Grand Palais. Je suis encore membre de la Société des artistes indépendants de Paris, et la «Revue moderne» m'a consacré de nombreux articles. «Depuis une douzaine d'années je vis

cherche artistique n'a jamais cessé de me passionner...»

Georges Gygax

Photos: Yves Debraine